

ENTRETIEN

Diriger la Biennale

« Tout est nouveau pour cette 13^e édition, tout... sauf moi ». Les deux premiers directeurs de la Biennale étant morts, Georges Boudaille tient le cap. En avant pour 1987 !

Ancien président de l'Association française des critiques d'art, Georges Boudaille s'empare des commandes de la Biennale de Paris en 1971. Cahin-caha, il mène son affaire habilement. Le caha, c'est 1982, la pire des Biennales. Aujourd'hui, il jubile. C'est la véritable consécration de ses efforts. Continuera-t-il ? Réponse en 1987. En attendant, trinquons à son succès !

LIBERATION. — Quelles sont les nouveautés qui vont distinguer la prochaine édition de la Biennale des précédentes ?

GEORGES BOUDAILLE. — Je pourrais vous répondre à la manière de la publicité pour la nouvelle Golf de Volkswagen : On a tout changé sauf le nom. Il n'y a que moi qui reste, ce que certains critiquent d'ailleurs... Tout est nouveau : le fonctionnement, le lieu, le financement. C'est comme si on repartait à zéro. Bien sûr, nous restons fidèles à nos objectifs. Nous pensons au public. Les artistes sont les objets de tous nos soins et nous réservons une place importante aux jeunes puisque trente pour cent des artistes auront moins de trente-cinq ans...

LIBERATION. — En ce qui concerne l'aspect proprement artistique, quelles seront les tendances dominantes présentées cette année ?

G.B. — Evidemment, qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, on est bien obligé de constater cette explosion de la peinture figurative. Nous avons donc conclu qu'il fallait essayer de la mettre en évidence et essayer de montrer ses tenants et ses aboutissants, d'où notre idée de montrer le problème de la représentation en art en commençant par Hélion et en trouvant quelques octo et même monagnaires qui travaillent dans la voie de la figuration en peinture pour aboutir à Basquiat qui sera le plus jeune. Nous n'avons pas pu présenter tous les jeunes Français, on a choisi pour des raisons de goût personnel Di Rosa, Combas et Jean-Charles Blais...

D'un autre côté, à un moment, tout le monde a compris qu'on allait avoir des difficultés budgétaires pour équiper cette Halle puisque c'est un bâtiment vitré. Kasper König a dit : « C'est simple, n'invitons pas de peintres, faisons une exposition avec uniquement des œuvres dans l'espace... » A la suite de cela, il y a eu une discussion animée et on a conclu en effet qu'il fallait des œuvres susceptibles de dialoguer avec le lieu et d'occuper l'espace, d'où la présence de ce courant qui est un peu l'opposé du courant figuratif puisque les artistes invités ne sont pas exactement des sculpteurs, les plus proches de la sculpture étant Rückriem ou Pistoletto, Buren aussi, Merz ou encore ce jeune américain Otterness...

Il y a donc ces deux versants, mais par exemple l'art abstrait est totalement absent parce que nous avons pensé que sa place est plutôt dans les musées aujourd'hui encore qu'il y ait de nouveaux courants abstraits qu'on a pu voir récemment au Grand Palais ou à l'Hôtel de ville.

LIBERATION. Comment les artistes ont-ils été choisis ?

G.B. — La commission s'est réunie à cinq reprises, trois à quatre jours chaque fois, de 10 h à 22 h. Ça fait presque un mois de travail à temps plein. La liste des artistes n'a évidemment pas été établie en une heure. Ceux qui sont présents ont été choisis



Pierre Olivier Deschamps

« Je préfère faire travailler les autres ».

à l'unanimité ou à la majorité. C'est très difficile d'expliquer comment fonctionne une commission internationale parce que tout se fait à l'intérieur d'un mouvement très complexe à saisir sur le moment : celui qui meut cinq personnalités très fortes et qui ont une compétence indéniable. Des noms sont cités, évoqués pour lesquels certains sont d'accord, d'autres non. Ces discussions démarrent. Tant qu'il s'agit de réfléchir, ça a bien marché. Au niveau du choix des artistes, ça a été un peu plus compliqué parce qu'il y avait de temps en temps de petits malentendus, souvent liés d'ailleurs à des problèmes de langage.

LIBERATION. — A l'intérieur de la commission, quel rôle avez-vous joué ?

G.B. — Si je choisis ceux qui choisissent, ce n'est pas la même chose que si je choisis moi-même. Dans la Biennale, j'ai toujours essayé d'être plus un chef d'orchestre qu'un homme qui choisit lui-même. Chef d'orchestre, pas au sens de président de section d'un parti politique ou autre, qui impose les directives. Je connais des tas de réunions de commission où l'on invite des représentants de ceci ou de cela. On les laisse parler une heure ou deux, le temps qu'il faut pour qu'ils finissent par approuver la décision prise huit jours auparavant. Non, chef d'orchestre au sens de quelqu'un qui oblige les gens à s'exprimer et à réfléchir. J'ai donc fait beaucoup de suggestions.

LIBERATION. — Il vous a été reproché d'avoir manqué d'autorité...

G.B. — Les membres de la commission m'ont effectivement souvent dit « Boudaille tu dois juger, tu dois trancher ». Non, je ne veux pas trancher. C'est à eux de le faire, c'est pour cela que je les ai fait venir. Si j'ai pu être le directeur de sept Biennales, c'est qu'à chaque fois j'ai mis de nouvelles équipes en place, surtout en ce qui concerne la section française. Moi je préfère faire travailler les autres, les écouter, tout en intervenant évidemment. Pour une sélection, je crois au travail d'équipe. On a tous besoin d'informateurs et de

conseils. Au fond je suis collectiviste. Je rêve toujours d'une Biennale où je n'aurais rien à faire. Ça prouverait que j'ai choisi les bons collaborateurs. Et cette année, avec quelques petites faiblesses, j'ai une très bonne équipe.

LIBERATION. — Vous avez quand même défendu certains artistes ?

G.B. — Pour moi la présence ici de John Baldessari, Dan Graham, Lawrence Weiner, entre autres, est très importante. Daniel Buren aussi. Ceci dit on a essayé de me prendre à contre-pied dans mes contradictions. Et forcément il y a des contradictions. On m'a reproché de ne pas avoir défendu mes vieux copains. Mais je préfère me battre pour qu'ils soient dans les musées. La Biennale, c'est autre chose : c'est une actualité, les courants. Pourquoi on montre Hélion ? A cause de Giorda, de Combas, à cause de tout ce qui se passe maintenant. Et de point de vue là, c'est très intéressant qu'il soit là. Pour la Biennale, je mets mes goûts dans mes poches de derrière et je regarde ce qui se passe d'important.

Je sais qu'il y a des absents. On parle de Monory, mais les membres de la commission dans leur majorité ont été déçus par son exposition à l'ARC, en dessous du Monory qu'on appréciait.

LIBERATION. — En tant que critique d'art, que pensez-vous de la sélection française ?

G.B. — D'abord je proteste énergiquement : il n'y a pas de sélection française, pas plus qu'allemande ou américaine. Pour des raisons de travail, un groupe d'Américains s'est occupé des tableaux de Hockney. Et à ma connaissance Monsieur Hockney n'est pas américain. Je refuse le mot sélection française. Pour moi il y a les artistes qui sont liés à la France ou à Paris. Et je pense que sur ce point, leur présence sous cette halle est bonne. Ça aurait pu aussi être mieux, comme on dit souvent. Pour la partie historique des Français, j'aurais par contre préféré qu'il y ait moins de vieux.

Propos recueillis
par H.-F. DEBAILLEUX
et Daniel SOUTIF